

On pourrait penser qu'ils se sont habitués à moi, depuis le temps. Je veux dire, ils ne savent donc pas qu'au bout de quatorze cents ans la comédie de l'identité noire est terminée? Que nous autres, Blacks, nous n'aguère éternellement dans le coup, le peuple de l'immédiateté par excellence, véritable Temps universel, sommes désormais aussi obsolètes que les outils de pierre, le vélo et la paille en papier, les trois roulés en un? Le Noir est maintenant officiellement humain. Tout le monde le dit, y compris les Britanniques. Et si personne n'y croit vraiment, ça n'a pas d'importance; nous sommes aussi médiocres et banals que le reste de l'espèce. Les âmes errantes de nos morts sont aujourd'hui libres d'être véritablement elles-mêmes sous cette patine primitive moderne. Joséphine Baker peut retirer l'os qu'elle a dans le nez, et son squelette aux genoux cagneux retrouver ses deux cent six os initiaux. Le fantôme en mal d'amour de Langston Hughes peut poser son stylo à plume Montblanc (un cadeau) et ouvrir grand la bouche. Non pas pour réciter ses rimes populistes, mais pour lécher et sucer le membre prodigieux de quelque garnement de Harlem, pratiquer ce qui est, après tout, la vraie tradition

orale. Les révolutionnaires parmi nous peuvent déposer les armes. La guerre est finie. Peu importe qui a gagné, prends ta pétoire, ton feu, ton calibre, les *guns* que tu as jadis brandis devant les enfants, comme ivre, genre je-vais-casser-du-Blanc, chope ces *guns* et mets-les sous verre, qu'ils gisent amorphes sur la feutrine rouge à côté du tromblon, de l'arquebuse portugaise et du mousquet de milicien de la guerre d'Indépendance américaine. Même parmi les plus courageux d'entre nous, le cri de guerre n'est plus: «Je vous reverrai en enfer!» mais «Je vous reverrai au tribunal». Donc si l'histoire vous reste encore en travers de la gorge, appelez un avocat et tâchez d'obtenir une pension à titre de compensation pour l'esclavage. L'identité noire, c'est du passé, et moi, pour ma part, je ne pourrais m'en réjouir davantage, parce que désormais je suis libre d'aller au centre de bronzage si j'en ai envie, et j'en ai envie.

Je présente ma carte à l'accueil. Au recto, il y a une photo aérienne du littoral des Antilles. La réceptionniste la retourne et ses yeux passent avec méfiance de mon visage au verso, où l'on peut lire: CENTRE DE BRONZAGE ELECTRIC BEACH. 10 SÉANCES PAYÉES, UNE GRATUITE. Sous l'annonce promotionnelle sont alignés des ronds gros comme des pièces de dix pfennigs, répartis en deux rangées de cinq, tamponné d chaque cercle, un soleil rouge éclatant avec un grand sourire et des lunettes de soleil. Aujourd'hui, c'est le grand jour, j'ai droit à ma séance gratuite de bronzage. Et pourtant, cette femme qui a personnellement tamponné sept des dix soleils souriants, rechigne à m'attribuer une cabine. Habituellement, elle tamponne ma carte et susurre: *Malibu*, *Waikiki* ou *Ibiza*, et j'en ai envie.

Une expression de familiarité perplexe apparaît sur son visage. L'air de dire: Je t'ai peut-être déjà vu quelque part, non? C'est pas toi qui m'as violée mardi dernier? Tu serais pas le prof de claquettes de mon fils?

– Acapulco.

Pas trop tôt. Elle inscrit mon nom au crayon de papier sur le registre. Je montre du doigt la crème solaire dans la vitrine derrière elle.

– Teint cuivré, dis-je.

Un tube de Mélange tropical fuse à la surface du comptoir comme une torpille miniature. L'Indice de Protection Solaire est de deux. Pas suffisant. Si le gloss blanc vanille glacée de la réceptionniste a un IPS de trois, mon teint naturel est au moins de six. Je riposte et fais feu à mon tour en renvoyant la lotion.

– *Zu schwach. Ich brauche etwas Stärkeres*, dis-je, demandant quelque chose de plus fort.

On devrait peut-être classer les mammifères selon leur indice de protection solaire. Jeune femme, trente-cinq ans, mariée, IPS3, cherche IPS4 ou plus clair, non fumeur, spontané, pour aventure discrète. Rhinocéros IPS7 en voie d'extinction. Je suis l'IPS50 directeur général. Ce qui m'épouvantait par-dessus toutes choses, c'était l'IPS2 du cachalot. Mais comment espérer me faire entendre ici? Si maladroitement, si obscurément que ce soit, il faut pourtant que je m'explique de façon ou d'autre, n'importe comment, sinon tous les chapitres de ce livre pourraient bien être en vain<sup>1</sup>.

Dans la cabine avenue Acapulco, on a l'impression macabre

1. Traduction empruntée à Armel Guerne. (*NdT.*)

d'avoir été admis en cancérologie à Tijuana. À Berlin, les centres de bronzage sont des sanctuaires aussi omniprésents que le sont, en Amérique, les magasins de vins et spiritueux, les terrains de basket grillagés et les églises précaires installées dans d'anciens locaux commerciaux. Des endroits où se réfugient en dernière instance les malades en phase terminale, les pêcheurs pauvres en phase terminale, les pâlichons en phase terminale. Des endroits où l'on va lorsque les médecins vous disent qu'ils ne peuvent rien faire de plus. Quand le monde vous dit que vous n'en faites pas assez.

Au plafond, un puissant ventilateur brasse l'air qui sent le renfermé. Sur l'un des murs bleu-vert lugubre sont accrochés deux parchemins encadrés, d'aspect très officiel, le premier un certificat du département de Berlin de l'Inspection du travail, l'autre, rédigé en script fleuri, un diplôme de l'université de la Moisson éternelle d'un truc appelé «solarologie». Au milieu de la pièce se trouve le lit intégral, une panacée plaquée verre et chrome tombée du ciel, ou, plus précisément, importée de Taïwan. Je me déshabille, m'enduis le corps de crème solaire, laissant la porte légèrement entrebâillée.

Après des années de bronzage, ma peau a perdu beaucoup de son élasticité. Si je me pince l'avant-bras, le petit monticule de chair tient quelques secondes avant de lentement s'aplatir. La couleur de ma peau s'est quelque peu assombrie; elle est toujours d'un joli marron clair de Noir de sitcom bien rassurant, mais il y a maintenant un reflet violet-grenade qui, selon l'éclairage, me donne un lustre plus vilain. Ce que je sais des nouveautés en matière de culture pop afro-américaine, je le dois pour moitié aux Berlinoïses qui m'arrêtent dans la rue en me disant: *Du siehst aus wie...*, après quoi je rentre chez

moi et je cherche sur Internet Urkel, Homer le Clown et Dave Chappelle. Dernièrement, les ressemblances vont plutôt du côté des personnages basanés plus sinistres des adaptations ciné série B des romans de gare d'Elmore Leonard.

Je loue ces films – *Jackie Brown*, *Hors d'atteinte*, *Get shorty* – et je les regarde en faisant des allers-retours entre l'écran télé et la glace de la salle de bains. Je trouve que je ne ressemble pas du tout à ces types, des personnages monochromes dont le seul charme semble être leur voix grave et leur inflexion lorsqu'ils disent *motherfucker*. Sam Jackson, Don Cheadle, l'enfoiré rondouillard de *Be Cool*, ils sont toujours futés et sombres, mais jamais assez futés pour déjouer les entourloupes du mec blanc ou assez sombres pour commettre des crimes vraiment ignobles.

Je me dis souvent qu'il aurait été plus facile d'être de la génération de mon père. De son temps, il n'y avait que quatre Nègres à qui ressembler : Jackie Robinson, Bill Robinson, dit « Bojangles », Louis Armstrong et Oncle Ben, le type lippu coiffé d'une toque de cuisinier sur la boîte du riz qui ne colle jamais. Aujourd'hui, n'importe quel Noir a quelqu'un à qui ressembler. Un athlète, un chanteur ou un nigaud celluloïd. Du temps de mon pater, pour décrire un Noir à quelqu'un ne le connaissant pas, vous disiez que c'était le genre de Nègre qui vous botterait le derche ; aujourd'hui, vous dites qu'il ressemble à Magic Johnson ou Chris Rock, le genre de Nègre qui vous lécherait le derche.

La plupart des pommades sont onctueuses et agréables au contact de la peau, mais ce n'est pas le cas avec l'écran total. Ce machin sent l'eau de mer et a la consistance du beurre rance. Ma peau flétrie ne l'absorbe pas du tout, semble-t-il.

J'ai beau frotter tant que je peux, je n'arrive pas à faire disparaître la crème, et elle hydrate que dalle. Les ronds gras restent sur ma peau comme les traces sur les voitures qui ont été briquées sans peau de chamois. Je fais taire le ventilateur au plafond en tirant d'un coup sec sur le cordon. Le ventilo a-t-il ralenti ou accéléré? Je n'en sais rien. Encore un coup sec. Je ne vois pas de différence. Je grimpe maladroitement sur le banc solaire et lève la main jusqu'à ce que les pales du ventilateur viennent buter contre mes doigts et s'arrêtent progressivement. Une sorte de résidu huileux, pelucheux, me colle à la main, que j'essuie sur le mur.

Je mets mes lunettes protectrices. Le banc solaire est froid mais se réchauffe vite. Comme une fièvre infantile, le bronzage vous chauffe de l'intérieur. Mes os blancs comme du frêne se transforment en charbon de calcium, en briquettes de l'âme. Me revoilà bientôt sur ma couchette basse, le rayonnement des ultraviolets se substituant à ma mère excessivement protectrice qui emmitouflait son petit garçon sous des épaisseurs de couvertures, de couettes, et encore de couvertures. La chaleur des lampes se confond avec celle qui émanait des mains sèches et calleuses de ma mère. Ma propre peau semble se vitrifier, et tant que je peux encore bouger les bras, j'introduis un CD dans la chaîne stéréo encastrée et j'appuie sur *play*.

De la musique. Ma musique. Pas la mienne au sens où l'entendent les amants de la banquette arrière qui ont leurs chansons à eux, ni dans le sens où le rock des années cinquante est la musique du diable, mais la mienne dans la mesure où je possède la musique. C'est moi qui l'ai composée. C'est moi qui ai les droits d'édition. Tous droits réservés. La chanson

s'intitule: « Southbound Traffic Jam. » Elle s'ouvre sur une mélodie grondante, dix files d'embouteillages matutinaux à touche-touche sur un solo de guitare samplé de Kokomo Arnold. Dans le fond, deux sorties plus loin, le riff de guitare est englouti, c'est l'intermezzo, un semi-remorque Peterbilt qui se fond dans le morceau avec un embrayage qui craque et un double coup de son klaxon tonitruant. Au bout de seize mesures de guitare *bottleneck* et de bouchons automobiles (personne ne saisit jamais l'allusion à la bouteille), une berline japonaise donne un coup de frein brutal. Les roues se bloquent. Le dérapage émet une longue note sinistre. Je ne sais pas à combien de reprises j'ai écouté ce morceau, et pourtant chaque fois, en entendant ce crissement aigu, je me prépare pour le choc. Je me cuirasse dans l'attente du bruit de la tôle qui va se plier en stéréo. Un pare-brise explose et dix mille bouts de verre Securit retombent en pluie sur le revêtement de la voie rapide dans un crépitement digital sec de percussion brésilienne. La ténébreuse voix de fausset de Sun Ra témoigne de l'urgence.

*So rise lightly from the earth.  
And try your wings. Try them now.  
While the darkness is invisible<sup>1</sup>.*

La guitare passe en avant, la circulation continue son teuf-teuf poussif. Kokomo bourdonne et geint. Les genoux de la réceptionniste craquent. Elle est à la porte, elle zeyeute par

1. Alors élève-toi délicatement au-dessus de la terre./Et essaye tes ailes. Essaye-les maintenant./Tant que l'obscurité est invisible. (NdT.)

l'entrebâillement. Elle fixe la bosse dans mon Speedo, écoute ma musique et se demande pourquoi. Comment en arrive-t-on là ?

On pourrait penser que je m'y suis habitué depuis le temps – à ce manque de soleil. Mais l'hiver à Berlin est moins une saison qu'une époque. Huit mois de cieux d'un gris compact comme une couverture de prison qui, combinés à la vie nocturne enfumée et à la solennité de brodequin du pas berlinois, confèrent à la ville une intrigue de film noir et blanc en matinée. S'il ne faisait pas si froid, j'aurais l'impression de jouer mon propre rôle dans un vieux mélodrame hollywoodien. Pour égayer le monochrome plombé de septembre à avril, je me retrouve à coloriser les choses. Les yeux d'Ingrid Bergman, le langage de la prostituée polonaise, le saupoudrage pâtissier sur le *Schoko-Taler* dans la vitrine de la *Bäckerei*, les bouts de ciel d'un après-midi évoluant entre partiellement et principalement nuageux, tous sont d'un bleu de faux souvenir. Un bleu qui n'existe pas dans la nature mais réside dans mon esprit et dans la vibration nasillarde de la guitare de Kokomo.

Les jours où les cieux sont clairs et de ce bleu limpide que j'avais depuis longtemps oublié, je sors en courant de l'appartement et fonce dans l'après-midi aveuglant en quête d'affection et de sérotonine. L'espace d'un instant, j'oublie où je suis, puis je remarque le faible écartement des essieux des voitures garées le long du trottoir avec une précision de salon de l'automobile. À l'intersection de Schlütterstrasse et Mommensstrasse, des chiens, des propriétaires de chiens et des écoliers non accompagnés, tous bien dressés, attendent patiemment que le feu pour les piétons passe au vert. Je baisse les yeux,

regarde mes drôles de chaussures et me rappelle où je suis.  
*Berlin, ouaip, Berlin.*

La fonctionnalité biscornue de la chaussure allemande, comme celle de la Volkswagen et du Bauhaus, finit par vous séduire. Si l'on est créationniste, l'Adam et l'Ève de la cordonnerie allemande sont, respectivement, la chaussure de bowling et le sabot d'infirmière. Les darwinistes du soulier comme moi estiment que le dipneuste de l'espèce est la Birkenstock, vieille de trois cents ans. Je possède une paire hautement sophistiquée de Birkenstock, hybride toutes saisons de Hush Puppy et de chaussures de randonnée, qui s'adapte à l'environnement en perpétuel changement comme une paire de caméléons suédés. C'est dans ces merveilles de robustesse issues de la sélection naturelle que je déambule en ville dans ma quête frénétique de soleil, avec le même affolement que lorsque je cherche mes clés. Les sempiternelles questions me traversent la tête : *Quand as-tu vu le soleil pour la dernière fois? Es-tu certain que tu l'avais en sortant de la maison?* Je refais le chemin à l'envers à partir de l'ombre des parasols Cinzano à la terrasse des cafés et me dirige vers le quartier commerçant du Ku'damm. Le quartz éclaté du trottoir étincelle. Des touristes saluent du haut des bus à impériale. Le soleil est effectivement « sorti », mais je ne le trouve jamais dans le ciel.

Aucune des tribus germaniques n'a eu de dieu du Soleil. Païens comme des professeurs de philosophie, les Visigoths, les Francs et les Vandales se gardèrent bien de croire en quelque chose qu'ils ne voyaient pas. Râ, Hélios, Huitzilopochtli – mon nom pour le soleil, moi, c'est Charlie. Je me faufile parmi les piétons et j'imagine quelque Hun flâneur, deux mille ans plus tôt, chaussé non pas de Birkenstock mais de sandales de

paille, empruntant le même sentier en quête de traces solaires dans cette nature désormais bétonnée. Mais je ne capte que des éclats de la divinité jaune, la couronne chatoyante à travers les feuilles des arbres en fleurs du parc de Tiergarten, le lustre herbalescent du shampoing dans les mèches raides hippie d'une grande blonde, peut-être un reflet dans la façade glaciale d'un gratte-ciel. Ces apparitions ne sont jamais plus que des éclipses partielles ; parapet de château ou clocher d'église, il y a toujours quelque chose qui empêche de voir correctement.

Sachant que les Égyptiens n'ont rien accompli de remarquable depuis trois mille ans, les ingénieurs civils de Berlin ont dû emboîter le pas aux Anciens. De même que les hommes de science de Gizeh construisirent les pyramides de Kheops de façon qu'elles soient dans l'axe du pôle céleste, les urbanistes de Berlin ont établi un code de répartition en zones qui semble stipuler que toute structure, qu'il s'agisse d'un bâtiment, d'un panneau d'affichage, d'un lampadaire ou d'un nid d'oiseau, soit érigée à une hauteur telle, ou de manière telle, que toute personne de stature normale se tenant n'importe où à l'intérieur des limites de la ville ne puisse avoir une vue dégagée, non obstruée, du soleil.

J'abandonne toujours commodément ma quête sur la Winterfeldplatz, tandis que les cloches de Saint-Matthias retentissent dans le crépuscule, marquant la fin de la chasse. Le ciel s'assombrit. L'odeur âcre de *pita* carbonisée et de *shawarma* flotte dans l'air. Un vieil homme passe sur un vélo deux-vitesses tout grinçant. Une femme maudit sa fille peu coopérative. Les lumières à l'intérieur du Slumberland Bar s'allument en un clignotement. Depuis le temps que je vis ici, j'ai vu un et un seul coucher de soleil. Et sans la réunification

de l'Allemagne, il n'y en aurait même pas eu autant que ça.

La sonnerie retentit, mais avant même que je commence à me redresser, la réceptionniste règle la minuterie pour un quart d'heure supplémentaire, remet ma chanson, et me fait signe de me rallonger. En retournant s'asseoir, elle écoute la musique, un coin de bouche retroussé en un sourire fort impressionné. Soudain, ce coin s'abaisse en une moue songeuse. Ses doigts cessent de danser. Ses pieds cessent de taper. Elle veut savoir pourquoi. Pourquoi je me fais bronzer. Pourquoi je suis venu en Allemagne. Je lui dis qu'il me faudra plus d'un quart d'heure pour répondre à cette question. Il faudra qu'on ait une bonne vieille liaison à l'horizontale, nous deux, du genre que la verticalité au quotidien des rendez-vous, des joggings et du lèche-vitrines finit par détruire au bout de deux ans. J'en serais déjà à lui envoyer des cartes postales avec des haïkus accidentels griffonnés à la hâte au verso...

*Au lit repos. Un baiser.  
Bientôt comme mon pied touche sol –  
La merde décolle.*

... que sa question demeurera encore sans réponse, puis je l'appellerais en pleurnichant : « Je t'ai envoyé une carte postale, je t'en prie, ne la lis pas. » Elle voudra se séparer de moi, mais ne mènera pas le processus à son terme car elle ne saura toujours pas pourquoi.

Elle déplace son derrière dodu sur sa chaise. La chaise crisse. Mes sphincters se contractent. À part ça, je reste immobile. Bouger reviendrait à diminuer mon degré de bien-être, or cela fait des années que je ne me suis pas senti aussi bien.

Quand nous sortons de l'Electric Beach, ma frimousse fraîchement irradiée perd rapidement le combat face au froid de canard nocturne. Si Berlin est toujours une ville propre, elle est particulièrement antiseptique les soirs d'hiver. Souvent, je jurerais qu'il y a un soupçon d'ammoniaque dans l'atmosphère. Ce n'est pas l'air stérile d'une clinique privée en Suisse mais l'humidité luisante d'une allée de supermarché fraîchement nettoyée au Serpill' & Brill', au point que je me demande quelles souillures historiques viennent d'être lavées à grande eau.

Les plaques commémoratives omniprésentes, disposées avec le plus grand soin, de manière à être remarquées tout en demeurant discrètes, explicitent ces désastres comme autant de caissières lasses travaillant de nuit. *Nous avons un holocauste dans l'allée numéro deux. Du verre de vitrine brisé dans l'allée numéro cinq. Milli Vanilli au rayon des surgelés.* Ces Post-it métalliques ne sont pas des citations religieuses ni des mots d'encouragement adressés à soi, comme ceux qu'on colle sur les miroirs de salle de bains et les portes de réfrigérateur, mais ce sont des souvenirs pour ne jamais oublier, des limites morales soudées sur des piliers, incrustées dans des trottoirs, taillées dans des murs de granit, et espérons-le fixées à jamais dans nos esprits.

JADIS, ET CELA PEUT TRÈS BIEN SE REPRODUIRE DEMAIN, LÀ OÙ VOUS VOUS TROUVEZ, QUELQUE CHOSE S'EST PASSÉ. QUOI QU'IL SE SOIT PASSÉ, IL Y A EU AU MOINS UNE PERSONNE QUI N'EN A PAS EU RIEN À FOUTRE, ET AU MOINS UNE PERSONNE QUI EN A RIEN EU À FOUTRE. LAQUELLE AURIEZ-VOUS ÉTÉ? LAQUELLE SEREZ-VOUS?

À la station de métro Nollendorfplatz, nous nous sur-

prenons à fixer d'un air absent une plaque de marbre en souvenir des victimes homosexuelles du national-socialisme. Des gens dont on peut lire qu'ils furent battus à mort (*totgeschlagen*) et dont les histoires furent mortellement gardées sous silence (*totgeschwiegen*).

– Qu'est-ce que vous avez fait hier soir ?

Voilà une question bizarre. En général posée uniquement par le meilleur ami, qui vient de tirer une taffe de la cigarette qu'il vous a empruntée ou qui vient de vous arracher un poil renégat d'une épaule familière. J'en suis bien content, n'empêche. Elle ne veut pas s'attarder sur le passé pas-si-lointain, et moi non plus.

– Rien. Et vous ?

– Rien.

– Et avant-hier ? demande-t-elle en se blottissant suffisamment pour comprimer l'air de ma doudoune.

– Avant-hier ? dis-je en attrapant sa main dans mon dos pour me défaire de son étreinte. J'étais rudement occupé, avant-hier.

Elle est blessée que je ne veuille pas partager cela avec elle, mais ce qui s'est passé avant-hier est trop personnel. Avant-hier fut le jour le plus important de ma vie.

Au-dessus de nos têtes, le métro aérien freine jusqu'à s'arrêter. Elle essaye de retenir mon regard ; quoi qu'il en soit, mon attention se porte sur un endroit que je ne peux pas voir mais que je sais être là. Un endroit situé derrière elle, à deux rues et un virage à gauche d'ici – le Slumberland Bar. La bise d'adieu condescendante sur le front est rapidement contrée par un baiser dont elle prend l'initiative. Un gros baiser qui claque sur les lèvres et me donne une idée de ce que pourrait

être notre avenir, une enfilade de surlendemain qui seraient doux, impulsifs, légèrement salés et de trois centimètres et demi plus grands que moi. *Bing-bong*. Les deux notes du carillon électronique retentissent, les portes pneumatiques se referment dans un sifflement, et en un sens nous avons tous les deux loupé notre train.

N'obtenant pas de ma part la réaction escomptée, la fille de l'accueil s'empresse de croiser les bras, dégoûtée, les mains serrées au creux des aisselles. Je veux lui demander de refaire ça. Pas de m'embrasser mais de plier les bras. Le crissement de papier de verre des manches en lin de sa blouse blanche frottant l'une contre l'autre a sur moi un tel effet que j'en ai le bout du pénis qui me démange. Il est temps de dire au revoir. Je tends la main pour lire le badge mal attaché au revers de la blouse de la réceptionniste. *Empfangsdame*, réceptionniste, en allemand.

Je commence à faire marche arrière, espérant que sa silhouette s'estompera dans la nuit. Ce n'est pas le cas. Sa blouse est trop claire. Elle reste là comme le fantôme entêté de mon passé, de mon présent et de mon avenir satyriques refusant de disparaître.

C'est un lundi soir tranquille ; le Slumberland est morose et calme. Seuls les loupottes clignotantes du juke-box et un Nigérian essayant d'impressionner une blonde avec son Zippo ponctuent la quiétude qui sent le renfermé. Je commande une bière blanche, puis glisse une pièce dans le juke-box. Je sélectionne le 4701 : « In a Sentimental Mood. » Le legato languoureux de Duke Ellington entre à pas feutrés dans le bar, et, comme annoncé, me plonge dans une humeur sentimentale dès que je repense à avant-hier.

La plupart des langues ont un mot pour désigner le jour qui précède la veille. *Anteayer*, en espagnol. *Vorgestern*, en allemand. Mais pas en anglais. C'est une langue qui s'efforce de maintenir le passé simple et plus-que-parfait, loin du flou subjonctif du souvenir et de l'humeur. Je sors un stylo et en tapote impatiemment la pointe sur une serviette du bar, tout en cherchant un mot anglais pour désigner « l'avant-veille ».

Je me considère comme un réfugié politico-linguistique, venu chercher l'asile en Allemagne, un pays où je ne suis pas obligé d'entendre les gens dire *nonplussed*<sup>1</sup> quand ils veulent dire *nonchalant*, ni d'avoir à entendre un porte-parole militaire parlant de *hard landing* pour désigner euphémiquement un hélicoptère qui se fracasse sur un flanc de montagne, et on n'imagine pas comme c'est reposant de passer tous les dimanches de l'automne sans entendre une seule fois le commentateur dire : « Tout ce que vous apporte la défense dite d'empêchement, c'est de vous empêcher de gagner. » Écouter l'Amérique de nos jours revient à écouter le roi Lear déchu usant de son royal charabia pour transformer les souris et les ombres en ennemis véritables. L'Amérique est perpétuellement en train de composer des formules creuses telles que *keeping it real*, *intelligent design*, *hip-hop generation* et *first responders* pour travestir le vide et la banalité.

Toutefois, ironie de la situation, si le son de la rhétorique américaine est l'une des raisons pour lesquelles je suis parti, c'est le dernier lien qu'il me reste avec mon pays natal. La seule personne avec qui je corresponde, au pays, est Cutter Pinchbeck III, le responsable éditorial du *Kensington-Merri-*

1. *Nonplussed*: perplexe. (NdT.)

*wether Dictionary of Standard American English*. Notre relation est conflictuelle, et tel un révolutionnaire du mot en exil, je m'efforce de lutter à distance contre la répression linguistique. À ce jour, j'ai suggéré que quatre mots nouveaux soient intégrés à la prochaine édition : *etymolophile*, *Corfunian*, *hiphopera* et *phonographic memory*. J'aime bien mes mots ; ils se passent d'explication. Qui croirait que l'anglais est la seule langue indo-européenne n'ayant pas de terme pour désigner les habitants de l'île de Corfou ? Cutter Pinchbeck dit qu'on n'a pas besoin de *Corfunian*. Dans sa lettre de rejet, môssieu monte sur ses grands chevaux en me faisant remarquer que les habitants de Corfou s'appellent les Grecs, et qu'un *etymolophile* ne serait pas un amoureux des mots, mais un amoureux de l'origine des mots. Il m'a pris de haut en affirmant qu'*hiphopera* méritait presque un lemme en tant que point de rencontre innovant entre culture savante et culture populaire ; mais que cependant il lui manquait « l'immédiateté négrillonne de la terminologie issue en droite ligne du caniveau » des nouveaux termes intégrés cette année, à savoir : *badonkadonk*, *bling*, *bootylicious*, *dead presidents*, *hoodrat*, *peeps* et *swol*<sup>1</sup>, pour ne citer que quelques mots d'argot éphémères. Et j'ai beau lui avoir joint une déclaration sur l'honneur de ma mère et une vidéo de moi à douze ans, empochant vingt-cinq mille dollars à l'émission *Devinez la chanson*, Cutter Pinchbeck ne croit pas que moi, ou quiconque parmi les cent milliards de gens ayant mis le pied sur terre au cours des cinquante mille dernières années, ait jamais eu une mémoire phonographique

1. *Black popotin* ; *bling-bling* ; *fesse-tive* ; *présidents morts* ; *tasse-pé* ; *les gensses* ; *gonflette*. (NdT.)

– et pourtant c’est le cas. Je me rappelle tout ce que j’ai entendu. Chaque nickel tombé par terre, chaque goutte de pluie, chaque crissement de basket, chaque bêlement de chevrete. Chaque chansonnette entonnée à la corde à sauter, tous les tapez-dans-vos-mains Maya, Maya l’abeille, Winnie, Winnie l’ourson, tralala-tralala-esprit es-tu là?, toutes les ritournelles pour décider à qui le tour. Je me souviens de tous les jingles R&B débités à la pelle et de tous les riffs distordus d’Hendrix. De chaque pincement de corde d’Itzhak Perlman, de chaque couinement de banquette lors des sessions de roulage de pelles. J’entends encore chaque *Hey you, You the man* qui passa, et le coup de tuba ténor de Philip Sousa, et chaque bruissement de feuille, et chaque tirage de larfeuille dans la rue. Je me souviens de chaque son entendu. C’est comme si ma vie entière était une chanson que je ne pouvais pas me sortir de la tête.

– Aïe.

Le Nigérian vient de se brûler le doigt. Il secoue énergiquement la main et aspire l’air à travers ses dents. La fille avec qui il est rigole, lui prend la main, puis lui lèche les doigts et les frotte contre son visage.

La ballade du juke-box s’achève sur une note qu’Ellington pose avec la douceur d’un enfant plaçant un oiseau blessé dans une boîte à chaussures molletonnée de mouchoirs en papier. Une série de mots anglais pour désigner « avant-hier » agonise dans le fond de ma gorge – *penultidie...* *prepretoday...* *yonyesterday...* – et comme atteint du syndrome de Tourette, je prononce à voix haute sans le faire exprès un mot susceptible de désigner « avant-hier » :

– *Retrohence!*

La blonde et le Nigérian me lancent un regard de guingois.

Je vais envoyer ça à Cutter Pinchbeck III, du *Kensington-Merriwether*. *Retrohence* va avoir une sacrée gueule à la page 1147 de la Fourth College Edition, niché entre *retrospective* et *retroussé*.

– Tu peux choisir encore plusieurs chansons.

Le Nigérian se tient à côté du juke-box.

– Mets la 1007. Et ensuite, tu pourras mettre absolument tout ce que tu veux.

Un rock'n'roll s'invite nonchalamment dans le bar. Des riffs de guitare en overdub, et cependant loin d'être putassiers, une rythmique qui emmène le tout avec la fermeté affectueuse d'un sergent recruteur attentionné, et la basse, la basse est au-dessus de la mêlée, débordant d'une fière assurance, toujours à la lisière de la frime, mais sans jamais tomber dans le panneau.

– Qui est-ce ?

– The Magnum Opus\*.

De Californie du Sud, aussi underground que peut l'être un groupe de rock capricieux, flou, tentaculaire, qui a vendu vingt mille disques. Les critiques acclament les groupes tels que les Smashing Pumpkins ou Pearl Jam qu'ils présentent comme les créateurs d'un rock'n'roll nouveau, préférant la vacuité de l'héroïne à la substance, les coupes de tifs à la maestria musicale, le groupe du petit Blanc livide de pied en cap au groupe politique mexicain/black/américain/*guapo* dont la musique n'a rien à voir avec le fait d'être mexicain, black ou beau gosse. La voix haut perchée, juste ce qu'il faut pour ne

\* *Garage band* obscur mais séminal qui donna en 1982 un concert révolutionnaire au cours duquel le chanteur, Manuel Ozuna, aurait, dit-on, inventé le *crowd surfing*, l'art consistant à se faire porter par le public.

pas être trop stridente, juste ce qu'il faut pour être absolument convaincante, plane comme un hydroglisseur sur la mélodie.

– Ils sont bons, dit le Nigérian.

– Un peu, qu'ils sont bons, ai-je envie de rétorquer, si ce n'est qu'il y a deux soirs, pas si loin de là où tu te trouves à présent, moi-même et le plus grand musicien dont tu aies jamais entendu parler avons joué deux minutes et quarante-sept secondes de perfection musicale, aussi intemporelle que l'atome d'hydrogène et *Saturday Night Live*. Un *beat* tellement parfait que les étiquettes musicales en sont devenues illico nulles et non avenues. Une mélodie si transcendante que l'identité noire a officiellement été déclarée dépassée. Nous autres, gens de couleur, allons enfin être toisés avec une allègre indifférence, et non pas avec une pitié érotisée ou le dégoût de la projection freudienne. C'est ce que nous avons toujours prétendu vouloir, non ? Être jugé non pas « d'après la couleur de nos peaux mais à la valeur de notre personnalité ». Sauf que, *dude*, ce qu'on a mis en avant, ce n'était pas notre personne, mais notre erreur sur la personne. Laquelle se trouvait être d'une blackitude indéterminée et plus funky qu'un enculé de sa mère.

